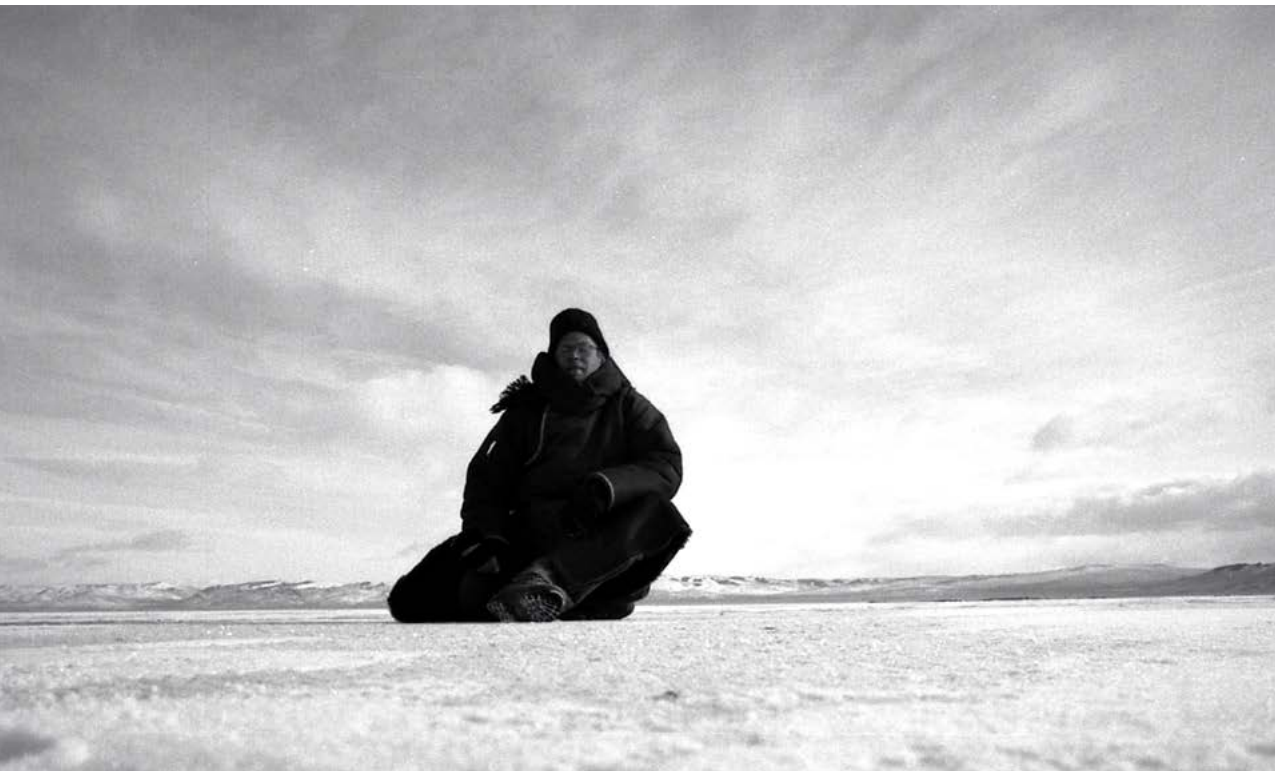


# Lettres des steppes

Michaël Guichard



Le rêve était si fort que Michaël Guichard a fini par tout plaquer pour les steppes. Juste le temps d'un hivernage, afin de vérifier s'il pouvait s'adapter, vivre comme un nomade, s'occuper des troupeaux par moins trente degrés. Il a réussi et il en est fier, à juste titre. La solitude et l'éloignement de ses proches ont parfois eu le poids d'un âne mort. Alors, chaque semaine, pour tromper le vague à l'âme ou bien au contraire l'entretenir, il écrivait à son ami en France, celui avec qui il avait découvert la Mongolie trois années auparavant.

**Le 11 octobre 2004.** J'ai regardé les informations à la BBC ce matin, et je pense que le monde pourra se passer de moi. Les choses ont l'air d'être en bonne voie un peu partout dans le monde. Et puis j'ai pris une dernière douche. Je suis heureux de partir, j'ai peut-être oublié quelque chose d'indispensable pour une telle situation, mais je compte sur les autres. Sûrement que bien au-delà de la rude nature, la richesse et la difficulté des situations viendront de ces autres. On verra bien, je n'ai plus l'esprit à imaginer. Je vis le présent et il ne faut pas que je rate mon bus ! [...].

Voilà déjà quatre heures que je l'attends. Il y a bien plusieurs bus à la station, mais ils ne partiront que pleins à ras bord. Et comme les clients jouent de leurs positions, et de celle d'autres amis à aller chercher, pour avoir une place pas chère et un départ rapide, les équipages se font et se défont sans que je n'y comprenne rien. Malgré cela, je finis par embarquer, dans un de ces minis vans quatre- quatre, à neuf places. Je monte mes cadeaux pour la famille : vingt-cinq kilos de riz, autant de farine, des pommes et des oranges, deux kilos de sucre, puis mon sac et enfin moi. Je ne suis pas tout seul et pas le plus chargé ; nous sommes une quinzaine sans compter les enfants. [...]

**Fin octobre 2004.** Je suis arrivé ! Cela contraste avec le nombre de fois où j'ai pu écrire : « Je suis enfin parti » ou « c'est parti ». J'ai le sentiment d'être arrivé là où les choses vont se faire, enfin, après tant de préparation, tant d'acharnement. Le matin, il fait sûrement très froid dans la yourte. Pendant la nuit, je dois rajouter au sac de couchage ma del de fourrure. [...] Un détail parfois surprend : quand je me lave les dents, les gouttes d'eau et de dentifrice gèlent sur ma del avant que je n'aie eu le temps de les essayer. Mon nez est peuplé de stalactites jusque vers midi ; et alors, c'est le vent qui se lève, il faut mettre les gants. Je suis surpris de voir que je

n'ai pas trop froid aux mains, que je peux aller aux toilettes en prenant mon temps, les fesses à l'air, au-dessus de la fosse creusée à quelques mètres du campement. Remarque qu'il ne fait, pour l'instant, que moins dix degrés, d'après Tourné.

Il semble que ma del soit de bonne qualité : je ne porte dessous qu'un maillot et une chemise. Je n'ai pas encore étreint mes bottes de feutre ; je les garde pour plus tard, quand ce sera vraiment nécessaire. Je découvre aussi la famille. Ils sont très attentifs à moi. Il y a la mère, Batsaikhan, sa sœur cadette, Jaga, sa fille, Jafra, son fils aîné, Neri, son fils cadet Zolbo, ce dernier s'étant récemment marié à Tuya, et un autre jeune fils, Bandarai. C'est ce dernier, âgé d'une vingtaine d'années, qui prend le plus soin de moi. Il me prévient pour les repas, s'arrange pour savoir ce que je veux faire et me guider dans mes premiers travaux. [...]

Les yourtes sont excessivement chaudes comme si on essayait d'y emmagasiner de la chaleur pour la nuit à venir, quand le feu s'éteint. Mais c'est agréable après avoir passé la journée dehors à s'occuper des bêtes. Je commence à pousser régulièrement chèvres et moutons dans la montagne. C'est une formidable image dont j'ai rêvé si souvent : être berger, sommeiller à l'abri du vent, chanter en regroupant son troupeau, fumer au sommet en ayant un œil pour les bêtes qui s'approcheraient trop de la lisière de la forêt. Il y a deux ennemis ici : le froid et les loups. Depuis que je suis là, le froid a déjà tué une bête dans la nuit. Quant aux loups, ils sont arrivés un soir, mais n'ont fait que tourner autour du campement, repoussés par les chiens et les hommes qui sortaient régulièrement. [...]

Je pense que nous sommes à la fin du mois d'octobre, vers le 29. Je suis arrivé il y a une semaine, et j'ai déjà perdu le fil des jours. Le repère principal de mon temps est l'évolution de mes relations avec la famille. Des liens se tissent lentement, au fil des